

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 JUILLET 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Biographie de M. Joseph Marmette, par Chs Ameau. — Plattsburgh, par G.-A. D. — La charité. — Le phonographe Edison (avec gravures), par H. Gros. — Biographie de l'hon. juge C.-C. de Lorimier, par J.-H. Charland. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Poésie : Les Pins, par Gonzalve Désaulniers, avec encadrement de M. Henri Julien. — Biographie de M. David Legault, par E.-Z. Massicotte. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère.

GRAVURES : Portraits : M. David Legault, commandant de la garde du Palais Archépiscopal. — L'hon. Charles-Chamilly de Lorimier, juge de la Cour Supérieure. — M. Joseph Marmette, président de la Société Royale du Canada (section française). — Les pins, encadrement de M. Henri Julien. — Le phonographe Edison : Edison causant dans son phonographe ; Une audition du nouveau phonographe. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## SOIXANTE-TROISIÈME TIRAGE

Le soixante-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de juin) aura lieu SAMEDI, le 6 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



\* \* La fête nationale célébrée à Québec a eu le plus grand succès, et les organisateurs doivent être contents de voir que leurs efforts ont porté leurs fruits ; toutefois, maintenant que tout est terminé, me sera-t-il permis de faire une réflexion ?

Certes, personne, je crois, ne m'accusera de tiédeur quand il s'agit de patriotisme, et j'espère bien que mon observation sera prise en bonne part.

On s'est beaucoup amusé, énormément fatigué, on a dépensé une somme assez ronde, mais enfin de compte, à part l'effet moral qui a bien sa valeur, ie ne l'ignore pas, il reste fort peu de chose de ces réjouissances ; et il me semble que l'on devrait s'ingénuer à trouver, de temps en temps, un autre genre de divertissement.

Nos sociétés de Saint-Jean-Baptiste ne vivent qu'un jour par an, c'est peu, c'est trop peu, et il est bien difficile de faire quelque chose de sérieux en si peu de temps.

Montréal va bientôt avoir son monument national, mais Québec, Trois-Rivières, Sorel, Saint-Hyacinthe, n'en ont pas, et cependant chacune de

ces villes devrait avoir son musée, sa bibliothèque, etc., qui trouveraient leur place dans un édifice essentiellement canadien-français.

On manque de fonds, je le sais bien, mais c'est injustement pour cela qu'il faudrait trouver un moyen d'en faire venir à la caisse.

Mais lequel ?

Ne pourrait-on pas organiser chaque année quelque fête d'été ou d'hiver, une kermesse, une fête de fleurs, comme on le fait en France, une loterie, que sais-je ? mais enfin trouver une combinaison qui rapporte ce qui nous manque.

\* \* J'ai cité, il y a quinze jours, un article paru dans *la Voix du Patriotisme*, en voici un autre qui a une grande portée, et que nous devrions tous méditer longuement.

Il est de Buies :

Les Américains sont déjà vieux à notre âge ; ils ont tous les défauts d'un excès de croissance. Nous, nous avons peut-être les défauts d'une adolescence trop prolongée ; nous nous complaisons dans cette idée de jeunesse qui fait dédaigner les moyens d'action, sous prétexte que nous avons bien le temps de les utiliser ; nous nous endormons dans notre berceau, sans songer que le temps marche pendant que nous rêvons, et qu'au réveil, nous ne sommes déjà plus de notre époque.

Mille illusions, mille puérilités charmantes nous enveloppent de leurs douces cajoleries, et nous ne songeons pas que c'est le plus beau temps de notre existence que nous dépensons de la sorte dans l'inactivité de nos facultés les plus viriles.

Sans doute, il est fort agréable de s'entendre répéter souvent qu'on est jeune et qu'on a devant soi le grand avenir ; mais... les Canadiens ne sont pas tous de jolies femmes qui ne veulent vieillir à aucun prix. A force de recevoir toujours le même compliment, on finit par le trouver fade, surtout lorsque, sous prétexte de jeunesse, nous sommes menacés d'une tutelle indéfinie, d'une dépendance qui se raffermira d'autant plus que nous grandissons davantage, et que le Dominion semble vouloir englober jusqu'au Groënland.

Songez-y bien ! Voilà deux cent quatre-vingts ans que les Canadiens sont jeunes, à supposer que nous comptions du jour où Champlain fonda Québec, et trois cent cinquante-cinq ans du jour où Jacques-Cartier parut sous le cap alors sauvage, aujourd'hui entouré d'une magnifique ceinture de remparts qui, en attendant qu'ils démolissent par leur seul aspect tous les ennemis possibles, servent à étouffer les habitants qui sont dans leur enceinte.

Si nous sommes jeunes encore, avec trois siècles derrière nous, et pour peu que notre vieillesse se prolonge autant que notre jeunesse, nous deviendrons certainement le peuple le plus sec, le plus rassis de l'univers.

\* \* Une nouvelle propre à jeter l'effroi, non seulement dans son lieu d'origine, mais dans le monde entier, nous est arrivée dernièrement de Londres.

La lèpre est à Londres et, chose assez singulière, c'est un prince, l'héritier du trône d'Angleterre, le prince de Galles qui, le premier, a découvert l'existence des lépreux dans la capitale de l'empire britannique.

Londres, qui renferme déjà tant de maladies physiques et morales, n'avait pas besoin de ce nouvel appoint apporté aux misères des quatre millions d'hommes qui s'agitent fiévreusement sur les bords de la Tamise, aussi le malaise fut-il grand quand cette triste découverte fut connue.

Presqu'en même temps on apprenait qu'un général anglais, commandant une brigade aux Indes, était atteint de la terrible maladie, et les savants se demandèrent aussitôt s'il n'existait pas une certaine corrélation entre ces cas découverts à des distances aussi éloignées. Ils étudient la question et ils ne la résoudreont évidemment pas, car tout est mystérieux et encore à expliquer dans cette affection.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de la lèpre, et du reste on a tant écrit sur ce sujet que je ne pourrais faire que des citations.

Cette maladie, très commune autrefois en Europe et même en France, où il y avait, à une certaine époque, près de deux mille léproseries, a disparu peu à peu et proportionnellement aux progrès de l'hygiène.

Aujourd'hui, cette maladie, sans être absolument inconnue en Europe, ne se rencontre plus guère qu'en Asie et en Afrique, surtout en Egypte.

\* \* Aucun écrivain n'a mieux décrit les souffrances morales des lépreux que Xavier de Maistre dans : *Le lépreux de la cité d'Aoste*, que vous avez certainement lu.

L'auteur, dit M. Patin, dans une courte analyse de cet

ouvrage, l'auteur avait comme le malheureux qu'il met en scène, confiné par ordre dans une mansu isolée, et il n'a ajouté aucun ornement romanesque à ce qu'il apprit ou devina de son histoire et de ses sensations. Il est impossible d'exciter plus vivement l'émotion que dans ces pages, où il peint avec les couleurs les plus vives et les plus originales le muet désespoir d'un malheureux que la plus cruelle des maladies expose au dégoût des autres hommes. En plaçant près de lui une sœur dont il a seulement la consolation d'entendre la voix, parceque, attendre à un moindre degré du fleau qui l'a frappé, son approche pourrait la priver elle-même de tout espoir de guérison, l'auteur a beaucoup accru la pitié qu'inspire cet infortuné. Mais cette sœur vient à mourir, et maintenant il est seul, plongé dans une amère solitude ; séparé de ses semblables, poursuivi, par le sentiment de ses maux, il ne peut même goûter de sommeil. Il s'entretient avec un militaire de sa triste situation ; pour tout domaine, il a un jardin où il cultive quelques fleurs. De loin, il assiste au bonheur d'autrui ; il voit les laboureurs travailler aux champs, les enfants courir à leurs jeux, les fiancés célébrer des noces joyeuses. Pour lui, défense de communiquer avec les hommes ; le sort lui refuse toute activité, toute distraction.

Il attend avec résignation la mort, qui sera sa délivrance.

Rien de plus poignant que ce récit.

\* \* La lèpre existe au Canada, comme vous le savez, et c'est vers le commencement du siècle que cette hideuse maladie fit son apparition au Nouveau-Brunswick. Restreinte d'abord à quelques familles, elle se propagea par les alliances et devint héréditaire.

Une des Sœurs établies à Tracadie décrit ainsi les lépreux :

Leur figure, leurs mains et leurs pieds sont enflés horriblement et leur chair, toute boursoufflée et ressemblant à celle des hydropiques, se décompose, tombe par morceaux et se cicatrise peu à peu. Quelques uns n'ont pas d'autre maladie que la contraction de leurs membres, dont ils ne peuvent faire usage, et la peau de leurs mains est si tendre qu'elle s'enlève par lambeaux au moindre effort qu'ils font pour travailler. Lors de la fondation, nos sœurs trouvèrent une petite fille atteinte de cette affreuse maladie, qui avait perdu les deux yeux depuis un an, le nez achevait de tomber, elle n'avait plus de lèvres, ses joues gonflées et étendues lui couvraient les dents et ne lui laissaient qu'une très petite ouverture pour la bouche, ses mains étaient comme ébouillantées et ses doigts gros comme trois des nôtres.

Ces malheureux ont vécu plusieurs années au milieu de la population qui les fuyait, mais la maladie se propageant, on demanda au gouvernement de prendre des mesures préventives. On ne trouva d'autre remède au mal que de transporter et de parquer les lépreux dans une île du golfe. Là, abandonnés à eux-mêmes, ils n'avaient à attendre d'autre délivrance que la mort.

\* \* C'est en cet endroit que le commandant Fortin les découvrit en 1852.

Nombre de mes lecteurs ont connu cet excellent homme qui commanda longtemps un navire de l'état, rendit de si grands services à la marine de notre pays, établit le système télégraphique du golfe, et s'acquitta une réputation si grande parmi la population de nos côtes, que son nom est toujours prononcé avec respect.

Le commandant Fortin, qui était aussi médecin, s'intéressa au sort de ces malheureux, fit des démarches auprès du gouvernement, et obtint qu'on les rapprochât des soins nécessaires, qu'on leur bâtit un lazaret, près de Tracadie, et qu'on allouât une somme annuelle pour leur entretien.

C'était un soulagement, une amélioration, mais tout cela était encore bien incomplet, car les visites du médecin étaient rares et l'organisation laissait beaucoup à désirer. Les grabats étaient à peine à un pied de terre, et les malheureux malades, n'ayant rien où déposer leurs vêtements, les portaient tous sur eux.

On a peine à croire à un pareil abandon, dans notre propre pays, on supposerait que cela se passait dans quelque contrée barbare, et cependant tel était l'état des choses, il y a vingt ans encore.

Le curé de Tracadie, M. Gauvreau, souffrait de voir l'état de ces pauvres gens et, avec l'assentiment de son évêque, il s'adressa aux sœurs de l'Hôtel-Dieu, de Montréal. Les hospitalières voulurent avoir des renseignements exacts, et envoyèrent les sœurs Pagé et Davignon à Tracadie. Elles virent la lazaret et l'affreuse misère qui frappa leurs yeux elles se décidèrent à consacrer le reste de leur vie à son soulagement.

Le 12 septembre 1868, six religieuses partirent de Montréal, c'étaient les sœurs : Marie Pagé, élue supérieure ; Eulalie Quesnel, Amanda Viger,